

*L'histoire émouvante
d'un artiste au grand coeur*

Ibou la terre



Karen Janet

Karen Janet

Ibou la terre

© Karen Janet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2430-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Certains humains sont extraordinaires. Au-delà du commun. Sans pour autant porter une cape, lire dans les pensées, ou voler dans les airs, ils ont toutefois un super pouvoir : celui de l'amour de l'autre et de la solidarité.

La première fois que j'ai rencontré Ibrahima Ndiaye en juin 2007, il s'est fait discret pour mettre en lumière le travail des potiers de l'atelier Colombin, parlant peu mais efficacement d'une voix douce et assurée. Il n'a pas eu besoin de se mettre en avant pour briller, il illumine tout ce qui l'entoure.

Venue en vacances au Sénégal pour découvrir un pays que je ne connaissais pas mais qui m'attirait, je suis tombée amoureuse des sublimes paysages africains peuplés de baobabs et d'animaux sauvages, de la mer chaude et accueillante, de la population joyeuse et partageuse, mais aussi de cet atelier, qui m'a apporté le premier regard sur une vision moins superficielle et plus humaine de la réalité locale.

Dans le club où je résidais à Dakar, il était de coutume d'organiser tous les mardis des « soirées africaines » où les invités dinaient de mets régionaux succulents, s'émerveillaient devant des danseurs flamboyants exécutant des pas endiablés aux sons des percussions et achetaient des souvenirs à des commerçants des environs, installés dans l'hôtel pour quelques heures. Attirée par des céramiques multicolores, je me suis approchée du stand de l'atelier Colombin. J'y découvris de magnifiques vases, vide-poches et porte-encens, mais aussi des reproductions d'animaux, et même des cars rapides miniatures, ces bus typiques jaunes et bleus toujours surpeuplés. La rencontre avec les artistes présents m'a donné l'envie de m'attarder plus longtemps que prévu. Ibrahima était entouré de plusieurs potiers au regard bienveillant et plein d'espoir. J'ai fait la connaissance ce soir-là de personnages attachants, comme Ameth surnommé Beauga, fils d'Ibrahima au sourire ravageur, de Babacar, jeune homme au grand cœur, et d'Eugène, dont la gentillesse émane de tout son être, ces deux derniers étant handicapés auditifs. Sur l'étal, ils avaient déballé leurs créations tout autant que leurs âmes.

Durant la nuit qui a suivi, j'ai repensé à ces hommes qui mettaient toute leur

passion et leur énergie à produire des pièces de poterie qu'ils proposaient ensuite à des touristes en quête de souvenirs de vacances. La vente de quelques articles leur permettrait de subvenir à leurs besoins essentiels et de financer le fonctionnement de l'atelier Colombin.

Cette rencontre m'a rappelé la chance que j'avais de vivre dans un pays dit « riche » me permettant d'avoir la capacité à régler mes factures et à économiser suffisamment d'argent pour aller découvrir d'autres mondes et d'autres cultures. Alassane, employé de l'hôtel, avait déjà évoqué avec moi l'impossibilité pour lui, comme pour tout membre de sa famille, de mettre de l'argent de côté, car chaque franc CFA non dépensé à la fin du mois était donné ou prêté à un proche qui avait une dette impayée. Cette opportunité de voyager et faire de nouvelles rencontres n'était pas envisageable pour lui.

J'ai eu l'envie de revoir rapidement ce groupe attachant et de découvrir leur lieu de création et de vie. C'est à vélo que je me suis rendue des Amaldies où je résidais jusqu'à Ouakam, autre quartier de Dakar, pour retrouver les artistes potiers. J'ai été tout de suite attirée par la devanture colorée : les portes de l'atelier étaient d'un éclatant bleu turquoise, et le nom « COLOMBIN » se détachait par un bleu plus soutenu sur une enseigne jaune orangé. En passant l'entrée, on découvrait une pièce rose avec de nombreuses étagères contenant une multitude d'articles de poterie et quelques bijoux au style africain si particulier et si accueillant. Cette pièce, originairement un garage ingénieusement réaménagé, était devenue la boutique de souvenirs. À l'arrière du bâtiment se trouvait l'espace de création. En plein air et sous une bâche rouge, s'offrait au regard une grande table en bois et ses bancs enfoncés dans le sable, un tour de potier, de l'argile, et diverses peintures conservées dans des bocaux recyclés.

Les artistes que j'avais rencontrés quelques jours plus tôt étaient là, accompagnés d'autres adultes, mais également de quelques enfants. C'est ce matin-là que je fis la connaissance d'Assane, petit garçon d'environ dix ans, au regard vif et expressif et dont le sourire avait la capacité d'éclairer la plus sombre des journées. Sourd et muet, il avait été rejeté par ses parents et vivait chez sa grand-mère, très âgée, qui s'occupait de lui du mieux qu'elle pouvait. Ibrahima avait décidé de lui enseigner le métier de potier. Très agile de ses mains et particulièrement intelligent, il a été en mesure, dès l'âge de huit ou neuf ans, de créer de mémoire des objets très réalistes : ainsi après une sortie en mer, il a

su reproduire le catamaran sur lequel nous avons navigué. Je n'ai jamais réussi à m'expliquer comment ce garçon, qui me semblait être l'enfant que toute famille pouvait désirer, a pu être repoussé par la sienne. Heureusement qu'Ibrahima l'a pris sous son aile, comme il l'a fait avec un grand nombre de personnes rejetées pour leur différence.

C'est à la suite de cette visite que j'ai voulu comprendre le fonctionnement de cet atelier inclusif et apprendre à connaître Ibrahima Ndiaye, personnage inspirant qui a su faire de l'humain la priorité de sa vie.

CHAPITRE 1

L'enfance

Ibrahima Ndiaye est arrivé comme le plus beau des cadeaux de Noël pour ses parents. Aîné d'une fratrie de douze enfants, il est né le 25 décembre 1958 au sein d'une famille unie qui résidait alors dans le quartier populaire de la Médina à Dakar au Sénégal.

Sa mère, Dieynaba Sow, n'était âgée que d'un an et demi lorsqu'elle a perdu ses propres parents et n'a jamais pu se remémorer les moments passés auprès d'eux. Originnaire de la région frontalière avec la Gambie, elle a déménagé à Dakar chez sa tante qui est venue la chercher quand la tragédie est survenue.

Doudou, le père d'Ibrahima, est, quant à lui, issu d'une lignée d'agriculteurs. Il a fait le choix de ne pas suivre la voie familiale et de se rendre en ville pour trouver un emploi moins éprouvant. Il est devenu cheminot, métier qu'il a exercé toute sa carrière, et a rencontré peu de temps après son arrivée dans la capitale, Dieynaba Sow, avec qui il a partagé toute sa vie.

Ibrahima a toujours été surnommé affectueusement « Ibou » par ses proches, et seules les administrations et les institutions officielles n'utiliseront pas ce diminutif courant au Sénégal : « Ibrahima c'était juste pour l'école » m'expliquera-t-il en riant.

Alors qu'il était tout jeune, les N'Diaye vivaient dans un bien en location, qui était d'après lui une « petite maisonnée où toute la famille s'entassait joyeusement ». Ces « baraques » comme on les appelait, étaient des modestes cahutes en bois d'une ou deux pièces, originellement construites et habitées par les pêcheurs Lébous¹. Elles ont aujourd'hui totalement disparu du centre-ville de Dakar et ne sont encore que rarement visibles dans certains quartiers périphériques de la ville.

Tous les enfants s'entendaient bien et ont été éduqués dans un esprit d'entraide et de solidarité. Il était courant par exemple que les frères cadets d'Ibrahima portent ses vêtements ou empruntent ses affaires. La fratrie partageait tout bien que vingt-et-un ans séparaient l'aîné et la benjamine.

Lorsqu'ils n'étaient âgés que d'une dizaine d'années, Ibrahima et ses trois frères ont dû rapidement trouver des petits boulots pour participer aux charges

du foyer. Chacun contribuait ainsi selon ses possibilités au paiement du loyer et des denrées alimentaires car le seul salaire de Doudou ne permettait pas de pourvoir aux besoins de la famille nombreuse.

C'est ainsi qu'Ibrahima est devenu docker au port pendant les vacances scolaires. Il y remplissait la mission de « pointeur », ce qui signifie qu'il était chargé de compter les sacs de riz qui arrivaient à Dakar. Ce travail exténuant se faisait dans un entrepôt très poussiéreux et les sacs étaient excessivement lourds, surtout pour un petit garçon qui à l'époque n'était pas très costaud car il ne se nourrissait pas correctement. Cette activité lui rapportait entre 1 250 et 1 500 francs CFA par jour, ce qui représente environ 2 euros. Epuisé, il est tombé malade, et a dû quitter ce poste qu'il ne pouvait plus assumer.

Courageux et déterminé, il a ensuite été embauché dans une station-service, pour « vendre de l'essence ». Il y travaillait assidument pendant les congés et a gardé cet emploi de nombreuses années, après même qu'il soit devenu potier. Parfois aussi, il se rendait au débarcadère pour apporter de l'aide à sa mère qui y vendait ses préparations de riz cuisiné aux pêcheurs, dockers et autres transitaires.

Depuis tout petit, Ibou a toujours eu le sens des responsabilités. Il demeure un soutien de famille infailible pour ses proches : grâce à son dévouement, et aux relations qu'il a su se créer tout au long de sa vie, Ibrahima a permis à ses cadets d'obtenir des situations professionnelles stables. Ainsi l'un de ses frères, Samba, homme discret autant que fiable, est aujourd'hui chauffeur à l'école ESTEL (école qui accueille des enfants trisomiques et autistes dans le quartier de Ouakam à Dakar), et travaille parallèlement comme convoyeur. Son deuxième frère, Farba, a embrassé la profession de dessinateur en bâtiment pour le bureau d'études du ministère de l'Éducation nationale. Il trace les plans de tous types d'édifices sur les indications d'un architecte et gère des chantiers. Il doit sa situation professionnelle en partie à Ibou qui n'a pas hésité à financer son apprentissage dans un centre de formation. Le quatrième fils de la famille, quant à lui, a choisi de suivre une carrière manuelle, et est devenu menuisier en aluminium : il conçoit, fabrique et monte des fenêtres, des placards ou des cloisons.

Sous l'impulsion d'Ibrahima, deux de ses sœurs sont désormais aides ménagères chez des particuliers, ce qui leur permet de gagner leur vie et d'être autonomes.

Ibrahima était un petit garçon qui aimait bien l'école. Mais ses souvenirs de jeunesse se situent à l'extérieur des salles de classe. Certains après-midis, après les cours (ou même parfois pendant !), il retrouvait ses camarades chez l'un ou l'autre d'entre eux pour faire la fête et danser sur les rythmes endiablés des Beatles, des Temptations ou sur de la musique Afro Cubaine comme celle de l'Orchestra Aragon. Ils écoutaient aussi Bob Dylan en refaisant le monde. Ces surboums étaient nommées « Coladéras », nom provenant du créole portugais signifiant « soirées dansantes organisées dans des villas familiales ».

Pendant ses années de secondaires – de la 6ème à la 4ème – Ibou avait une petite copine qui s'appelait Seynabou dont il était totalement fou et qu'il voyait régulièrement pendant ces réunions amicales. Mais le père de la fillette était tellement sévère que notre séducteur en herbe n'osait pas lui rendre visite à la maison !

Au Sénégal, la plupart des jeunes de 6-8 ans et jusqu'à l'âge de 15 ans environ, suivent un enseignement coranique dans les daaras les mercredis et samedis en parallèle de leur cursus scolaire. Les talibés, aspirants au savoir, sont alors à la disposition d'un maître spirituel, le marabout, qui leur inculque une éducation morale, culturelle et philosophique. En contrepartie de cette instruction religieuse, les talibés s'acquittent de travaux domestiques et sont parfois contraints à mendier. De très nombreuses dérives sont souvent rapportées, et Ibrahima m'a confié avoir subi pendant plusieurs années les sévices de son « maître à penser ». Il s'agissait d'un monsieur assez âgé, qui était cruel et dur avec les enfants, au point de les molester à chaque visite. La violence dont il faisait preuve était sans nom. Il avait notamment pour habitude d'asséner des coups à ses petits protégés à l'aide d'une croix de voiture lorsqu'il était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait fréquemment... Un jour, alors qu'Ibou avait une quinzaine d'années, le marabout lui a ordonné de réciter une sourate, chapitre du Coran, devant tous les élèves. Incapable de réaliser la tâche demandée, car il ne maîtrisait pas suffisamment ladite sourate, Ibrahima a été une fois encore frappé par son maître. Mais ce jour-là fut la dernière, car l'adolescent s'est rebellé et a affronté son agresseur. Sous le feu de l'émotion, il s'est emparé de son tablier de lecture du Coran et en a administré un coup sur la tête du marabout. Bien évidemment, ce geste de protestation n'avait pas vocation à blesser son tuteur, mais à montrer sa révolte contre cette absence d'humanisme. Il a ensuite quitté le daara sans ajouter un mot et n'y est jamais retourné. Doudou, le père d'Ibou a tenté de lui faire « entendre raison » et l'a

encouragé à regagner l'établissement d'enseignement coranique, mais c'était sans compter sur la détermination de l'adolescent qui ne voulait plus subir d'injustice.

Ayant évoqué cette anecdote avec passion, Ibrahima s'est ensuite épanché sur les dérives actuelles de certains marabouts. Il sait avoir été chanceux, car à l'époque de son instruction au daara, il avait des parents aimants qui veillaient sur lui. Mais ce n'est pas le cas de tous les enfants. En effet de nombreux talibés sont orphelins ou ont des proches restés « au village » dans les campagnes, dans certains cas à des centaines de kilomètres de la capitale. L'éclatement des familles a entraîné l'exploitation de jeunes esseulés par bon nombre de marabouts sans scrupules. Ils les obligent notamment à leur rapporter une certaine somme d'argent tous les soirs. Ces enfants des rues mendient et réalisent divers larcins pour parvenir à accomplir leur mission.

Si leur butin journalier ne correspond pas aux attentes du maître du daara, ils subissent des sévices d'une rare violence. Brutalisés, utilisés, déshumanisés, de nombreux talibés n'ont d'autre choix que de quitter les daaras. Pour manger, ils font alors les poubelles, ou se prostituent. Pour échapper à leur triste sort, ils sont nombreux à tomber dans l'horreur de la drogue. Celle qui est recherchée actuellement à Dakar, selon Ibou, c'est le « guinze ». Cette drogue très bon marché est élaborée à base de diluants pour peinture à l'odeur entêtante. Son usage régulier fragilise l'état de santé des jeunes déjà mis à mal par la vie dans les rues, en endommageant notamment leurs voies respiratoires. Ces petits êtres sans défense, pour qui le sort est cruel, sont réduits au stade de la simple survie. Dans une étude du Samu Social dakarois, il a été estimé que leurs équipes avaient eu affaire à plus de 5000 enfants. En manque d'affection, sans soutien d'aucune sorte ni protection, ils sont exclus des structures éducatives, sanitaires et sociales et n'ont pas l'idée, ou la force, de pousser la porte des centres d'aide existants. D'autant plus qu'un sentiment de méfiance vis-à-vis du monde adulte et de la société en général s'est accru à chaque mauvais traitement reçu par ces défavorisés de la vie.

Pour Ibou, le guinze met les consommateurs dans un état second. Ils lui semblent être « dans les vapes ». Pour survivre, les jeunes toxicomanes n'ont d'autre choix que de s'adonner au banditisme. Il estime que des mesures d'accompagnement devraient être mises en place afin d'aider les talibés à s'en sortir, en leur apprenant un métier, tel qu'il le fait à son niveau au sein de l'association colombin : il a en effet ouvert, en plus de son atelier de poterie, une